

ARTHUR
LENOUVEL-RAOULT

LES CINQ
NOUVEAUX
MOUSQUETAIRES

C'est la vie

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042514044

Dépôt légal : mars 2025

Prologue

C'est l'histoire d'un vieil homme nostalgique. Il se balançait sur son fauteuil à bascule ou « chaise berçante » comme diraient les Québécois (il en savait quelque chose) ou encore « rocking-chair » comme cela serait, apparemment, appelé traditionnellement en France, même s'il avait toujours trouvé cette appellation débile, comme toutes les formes d'anglicismes présents dans la langue française. Il suivait son rythme habituel, en avant, en arrière, sur le balcon à l'entrée de sa maison de bois qui menait au sentier permettant de pénétrer dans la forêt en face de cette dernière. C'était une petite maison entourée d'une immense nuée d'arbres et dont le premier étage n'était pas du tout utilisé pour cause de rhumatisme du propriétaire qui couchait dans le salon en convertissant son canapé en lit.

Contrairement à beaucoup de personnes de son âge, il ne passait pas ses journées devant la télévision, à faire des mots croisés ou encore du jardinage. À dire vrai, il ne faisait rien du tout, si ce n'est se balancer sur son fauteuil en regardant le vide, songeant à tout ce qu'il avait accompli dans sa vie avec fierté.

Il était un ermite entouré d'une épaisse forêt, sans aucune trace de vie aux alentours. Il ne sortait jamais et son frigo était généralement rempli le jeudi par ses enfants qui venaient lui rendre visite à tour de rôle. Une semaine sur deux, c'était son fils, sa femme et ses deux filles qui venaient lui rendre visite, et vice-versa pour sa fille accompagnée par Jimmy, le petit garçon de huit ans qu'elle avait pris sous sa tutelle, car elle avait sûrement hérité de ce trait de personnalité de son père lié au désir d'adoption d'enfants.

Même quand ils étaient là, l'ermite se sentait malgré tout à l'écart et incompris par ces derniers. Il faut être honnête, le décès de sa femme plus de deux ans auparavant lui avait donné un sacré coup au moral et le fit se renfermer, même auprès de ses enfants. Cependant, il adorait ses petits-enfants et éprouvait le plus grand des plaisirs, quand ces derniers venaient lui rendre visite, à leur raconter des histoires, car malgré les années, il débordait toujours d'imagination. La plupart du temps, il racontait des contes de fées, des histoires de chevaliers, de cape et

d'épée ou de princesses, qui mettaient autant les hommes que les femmes en valeur, car il souhaitait que ses spectateurs aient de bons modèles.

Son public était réceptif à ce qu'il disait et semblait toujours adorer ses histoires, et ses habitudes demeuraient inchangées jusqu'à très récemment ; un jour fut complètement différent des autres. Alors qu'il se balançait en frottant sa longue barbe blanche et regardait l'horizon de ses yeux bleus couverts par des lunettes rondes et abîmées par le temps, la voiture de son fils sortit de la forêt par le petit chemin. Son fils se gara sur le côté puis descendit de sa voiture tandis que sa femme faisait de même. Ce dernier était grand, avec des cheveux bruns et des épaules rondes. Il portait un pantalon beige et un polo bleu sur lequel figurait le logo du club de boxe dans lequel il travaillait. Sa belle-fille, quant à elle, était de taille moyenne, avait de longs cheveux blonds attachés et un sourire en « V » très reconnaissable. Elle était vêtue d'un jean bleu, de baskets blanches et d'un manteau en faux cuir marron.

Après eux, ce fut au tour de ses petites-filles de sortir. La plus grande, âgée de dix ans, avait les cheveux châtons, noués en couettes et semblait adorer la robe bleue qu'elle portait. Sa petite sœur âgée de sept ans, quant à elle, était rousse, ce qui avait beaucoup surpris ses parents. D'après l'ancien, cela était peut-être dû à leur arrière-grand-mère, seule personne dont il se souvenait qu'elle était rousse même si son fils lui avait déclaré que cela était impossible. La petite portait également une robe, mais verte, en opposition avec sa sœur. Lorsqu'elles virent leur grand-père, elles ne purent s'empêcher de s'exclamer « Pépère Antoine ! » avant de courir vers lui. Elles montèrent les escaliers menant à l'entrée de sa maison puis sautèrent dans les bras du septuagénaire qui, malgré sa morosité et son âge avancé, leur rendit ce câlin si doux. Alors qu'il les regardait, son fils s'exclama :

- Bonjour, Papa !
- Bonjour, Henry, comment vas-tu ?
- Très bien et toi ?
- On fait aller.

Même s'il savait que cela pouvait ne pas faire plaisir à son fils, il se sentait obligé de lui dire la vérité.

- Et toi, Adeline, demanda-t-il à sa belle fille, comment va ?

— Je vais bien, je vais bien.

Il redéposa les petites filles puis donna toutes ses forces pour se lever avant de descendre en direction de la voiture. Alors qu'il marchait lentement, son fils l'arrêta.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda le vieil homme.

— Laisse donc, nous nous en occupons.

— Je t'en prie, Henry, à mon âge, il faut faire de l'exercice.

— Alors, répondit-il avec un grand sourire, je pense que t'occuper de ces deux petites sauterelles te suffira.

— Ah là là ! répondit-il en pouffant du nez, je ne parlais pas de toi comme ça !

— Nan, en effet, tu nous traitais de sales gosses, répondit Henry avec un clin d'œil.

— Hum hum...

Il se retourna puis prit ses deux petites-filles par la main avant de monter le petit escalier de bois afin de rentrer dans sa maison. Ils allèrent dans le salon. Il était de forme rectangulaire et avait en son centre une table d'apparence ronde pouvant accueillir jusqu'à quatre personnes, mais qui, une fois dépliée, permettait au double de souper. Aux murs de cette pièce étaient accrochées des photographies qu'il avait fait imprimer après avoir bataillé pour les avoirs, car elles avaient été, pour la plupart, prises avec un portable avant qu'il ne s'achète un polaroïd lors d'un séjour aux États-Unis.

Elles représentaient plusieurs événements clés de sa vie. Sa première photo avec sa maman, son papa, son grand frère et sa grande sœur alors qu'il n'avait que quelques mois, l'anniversaire de ses dix ans, sa première prestation au club de chant dans son collège, sa première médaille d'argent puis d'or en escrime ainsi que les photos de groupe du club de boxe/MMA qu'il affectionnait tout particulièrement dans sa jeunesse ; son obtention du brevet des collèges puis du baccalauréat puis ses diplômes de lettres et d'ingénieur du son en passant par des photos de son voyage au Québec avec son oncle où il apprit le sens de l'expression « les gosses ». Tout cela datait d'avant 2028 et aucune photo datant de cette année à 2033 n'apparaissait.

Parmi les photos après cette période, il y avait celle de son premier concert avec son groupe de pop-rock, une photo avec sa petite-amie qui, des années plus tard, devint sa femme suite à leur mariage qui fut également immortalisé. Il y avait aussi des

photos qu'il avait prises durant ses tournées avec son groupe, des photos de lui avec sa sœur, son frère, sa grand-mère et son oncle, des photos de la naissance de son premier enfant puis de plusieurs moments avec ses enfants, Henry et Julie, sa fille, ainsi qu'Ali, un enfant qu'il avait rencontré lors de son premier voyage aux États-Unis et qu'il retrouva lors de son second voyage là-bas pour ses quarante ans ; enfin il y avait des photos avec ses petits-enfants et sa femme puis, depuis le décès de cette dernière, plus rien.

Même s'il faisait tout pour conserver un semblant de tempérament joyeux, ses enfants et, plus tard, ses petits-enfants avaient remarqué dans cette absence de photo que cela l'avait plus atteint qu'il ne le laissait transparaître. S'il y avait bien une chose que le vieil homme détestait faire, c'était s'apitoyer sur son sort. Il pensait qu'il l'avait trop fait dans sa vie.

Tandis qu'il marchait jusqu'au canapé adossé contre un mur, les petites filles s'assirent de chaque côté de celui-ci afin de lui conserver la place du milieu. Une fois son séant posé, il leur prit la main puis demanda :

- Carry, Lucy, comment allez-vous, mes petites ?
- On va bien, répondit la plus grande.
- Et toi, pépère ? demanda la seconde.
- Quand vous êtes là, je me sens plus vivant que jamais.

Maintenant que j'y pense, cela me rappelle une histoire.

- Une histoire ?! crièrent-elles.
- Trop cool, continua la plus petite.
- Raconte-nous !
- Bien sûr. Il était une fois...

Et il se lança dans un nouveau récit tandis que Henry et Adeline rangeaient dans le frigo de la cuisine les provisions qu'ils avaient achetées pour pépère Antoine. Durant au moins quatre passages, ils firent l'aller-retour entre leur voiture, garée à droite du sentier menant à la forêt, et le frigidaire situé dans la cuisine, à gauche des escaliers sur lesquels donnait la porte d'entrée tandis qu'à droite, il y avait le salon. La cuisine était très petite. De forme carrée, elle était équipée, au niveau des murs est et nord, d'une gazinière, d'un four à micro-ondes et enfin, au niveau du mur ouest, il y avait le frigo. Quant au mur sud, il comportait une tablette carrée. Par quatre fois, le fils et la

belle-fille contournèrent cette petite table et lorsqu'ils finirent, la belle-fille prit Henry à part.

— Alors, demanda-t-elle, se doute-t-il de quelque chose ?

— Je ne pense pas, j'ai pris soin de suivre tes conseils, normalement, il pense que c'est un jeudi comme un autre.

— Quand est-ce qu'elle arrive ?

— Ce soir, vers 20 heures.

— Pourquoi 20 heures ?

— C'est une heure tout à fait spéciale dans notre famille, répondit-il avec un petit sourire.

Après une embrassade mineure, ils rejoignirent le sage et les insouciantes dans le salon. Lorsqu'il les vit, père Antoine voulut se lever, mais son fils lui fit signe de ne pas bouger. Henry posa un genou à terre devant le meuble de bois se trouvant de l'autre côté de la table ronde puis ouvrit les deux petites portes et sortit alors une grosse plaque de bois avant de la poser contre le meuble refermé. Lui et Adeline se mirent chacun d'un côté de la table puis ils la tirèrent dans les deux sens opposés. Elle s'ouvrit et Henry reprit la plaque de bois pour la poser sur la grande ouverture de forme rectangulaire. Adeline se retourna puis ouvrit une armoire qui se trouvait contre le mur derrière elle et en sortit une nappe bleue puis d'un mouvement maîtrisé, elle la déposa sur la table.

Pendant ce temps, Henry avait sorti puis posé le couvert pour cinq. Enfin, il alla en cuisine et alluma la gazinière. Adeline prit Carry, la plus petite des deux filles, sur ses genoux après s'être installée sur le canapé pour devenir une nouvelle spectatrice du « barde antique ». L'histoire qu'il contait avait un début similaire, pour ne pas dire identique, à toutes celles qu'il avait racontées aux deux petites.

C'était l'histoire d'un jeune homme incompris qui avait quitté son domicile et parcourait un monde féérique et magique, usant de son esprit et de son épée pour combattre des monstres et des dragons afin de porter secours à une princesse qui, dans la majorité des cas, avait une utilité cruciale dans la victoire du héros. Dans certaines histoires, elle prenait pratiquement part au combat et dans d'autres cas, c'était elle qui mettait fin aux jours de la menace.

Ses histoires étaient toujours logiques et, pour cause, c'étaient ses chansons qu'il avait réécrites pour en faire des

histoires plus complètes pour le plus grand plaisir de son auditoire. Quand deux heures de l'après-midi sonnèrent, le repas était prêt et tout le monde se mit à table. Henry comptait les nouvelles de son travail tandis qu'Adeline expliquait comment elle avait pu obtenir des congés avant de repartir au camp de l'armée française où elle officiait.

Les filles, quant à elles, racontaient des choses de petites filles, parlaient de leur scolarité ou réclamaient à cor et à cri une nouvelle histoire de leur grand-père. C'est pour cette raison qu'il dut repartir en besogne l'après-midi. À 20 heures, pépère Antoine remarqua, malgré le fait qu'il ne l'eût pas dit à haute voix, que son fils et sa famille ne se préparaient pas à partir, ce qui était contraire à leurs habitudes. Cependant, il fut davantage surpris par le bruit que produisaient les roues d'une voiture en train de rouler sur le sentier provenant de la fenêtre ouverte de son salon.

Tout le monde s'était tu. Il se leva, marcha d'un pas claudicant jusqu'à sa porte puis l'ouvrit. Il vit alors une Mercedes noire garée en face de la Peugeot d'Henry. La porte avant gauche s'ouvrit, et une jeune femme au teint bronzé et aux cheveux bruns et courts en sortit. Elle portait un débardeur blanc, un jean bleu foncé et des santiags marron. Son poignet droit était recouvert de bracelets en tous genres de n'importe quelles couleurs et elle portait un piercing au nez. La porte arrière s'ouvrit et laissa apparaître un petit garçon roux en salopette bleu jean. Il était plus petit que Lucy, mais plus grand que Carry. Il prit la main de la jeune femme et ils marchèrent en direction du vieil homme.

Ce dernier était tout tremblant. Il perdait pied et son souffle lui manquait. Il posa sa main sur la barrière de son balcon et il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Il reconnut sa fille, Julie, en compagnie de son fils, Jimmy. Il descendit l'escalier, les bras en avant vers la femme qui le prit alors dans ses bras. Pendant quelques minutes, ils ne dirent rien avant que pépère Antoine rompît le silence.

— Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais je ne remerciais jamais assez le ciel pour avoir réuni mes enfants et mes petits-enfants dans ma maison !

— Toujours aussi romanesque, papa, déclara la femme brune.

— Toujours aussi forte pour nommer les choses, Julie. Oh, mais, qui vois-je ? demanda-t-il d'un ton enfantin après avoir

lâché sa fille. Ne serait-ce pas le petit Jimmy ? déclara-t-il en regardant le petit rouquin qui se cachait derrière la jambe gauche de Julie.

— Ne sois pas timide, déclara-t-elle, dis bonjour, Jimmy.

— Bon... Bonjour, monsieur.

— Voyons, tu peux m'appeler « pépère Antoine », car je suis ton grand-père, tout comme Julie est ta maman.

Après des présentations plus efficaces, ils rentrèrent tous les trois dans la maison puis s'installèrent tous autour de la table et discutèrent. Pépère était ravi de cela et l'avait toujours souhaité en réalité, malgré sa vie reculée. Pourtant, il n'avait jamais essayé quoi que ce soit pour provoquer la chose et pour une raison simple : il avait peur d'en faire trop.

Quand il éleva ses enfants, il avait l'impression d'être trop présent, pas de trop les couvrir, mais de forcer sa présence. C'est pourquoi, lorsqu'ils atteignirent l'âge adulte, il les avait laissés vaquer à leurs occupations et leur avait proposé de venir chez lui seulement de temps en temps. Cependant, après la mort de sa femme, il ne se ressentit plus la moindre énergie et il se forçait à ne rien demander à ses enfants.

Mais parce qu'ils avaient bon fond et qu'ils tenaient de leur père, comme disait la femme de ce dernier, ils prirent eux-mêmes la décision de lui rendre visite chaque jeudi en se partageant les visites une semaine sur deux afin qu'il ne se sente pas tout seul. Malgré le fait qu'il souhaitât les voir tous ensemble, il n'osait jamais le demander, car il avait peur de trop exiger. C'était ce qui s'était passé ce soir-là et il ne savait pas pourquoi.

Après un dîner concocté par son fils et sa fille, il eut enfin réponse à sa question. Une fois le copieux repas terminé, Adeline sortit de la cuisine avec exactement soixante-dix bougies ornant un gâteau. Elle le posa devant pépère Antoine qui ne savait plus où donner de la tête et regarda tous ceux assis à table. Il demanda alors :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Joyeux soixante-dixième anniversaire, papa, déclara Henry. Allez, en chœur !

Ils chantèrent la chanson puis ils partagèrent le gâteau et les enfants montèrent à l'étage pour aller se coucher. L'autre surprise de la soirée c'est qu'ils étaient en période de vacances scolaires, ainsi, ils pouvaient rester avec leurs parents pendant

plusieurs jours. Alors qu'ils s'endormaient dans les bras de Morphée, les adultes étaient restés en bas pour discuter puis à 23 h 30, ils allèrent se coucher dans leurs chambres respectives qu'ils s'étaient aménagées.

Alors que ses enfants dormaient au premier étage, père Antoine avait déplié son canapé-lit puis s'y était allongé comme à son habitude. Pourtant, cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps, il ne put fermer l'œil de la nuit.

Trop de pensées se bousculaient dans sa tête, il se retournait et se retournait autant que son corps le lui permettait. Soudain, il entendit les lattes de l'entrée craquer, ce qui le fit sursauter. Il se redressa et regarda la porte à côté de son lit.

Il prit un porte-bougie de bois puis resta immobile. La poignée de la porte tourna lentement puis elle s'ouvrit dans une même lenteur. Il s'agissait de Lucy, Carry et Jimmy en pyjama, chacun un doudou au bras. Père Antoine reposa son porte-bougie puis regarda les petits entrer.

— Les enfants ? demanda-t-il avec incertitude, que faites-vous ici ?

— On n'arrive pas à dormir, père Antoine, répondit Carry.

— Vous voulez que je vous aide ?

— S'il te plaît, raconte-nous une histoire.

— Les enfants, souffla-t-il, il est tard, vous devez être fatigués et je n'en ai pas d'intéressante à vous raconter.

— Vraiment ? répondit Carry avec de grands yeux tristes.

Il réfléchit un instant, se demandant ce qui était le mieux à faire. Fallait-il les raccompagner en risquant de les attrister ou bien trouver quelque chose à raconter ? Il ne put lutter devant le regard de cocker de Carry et il invita cette dernière, accompagnée de Lucy et de Jimmy, à monter dans son lit. Il se redressa puis cala contre le mur son oreiller et s'affala dessus.

Tandis que ses petits-enfants le regardaient, père Antoine se demandait ce qu'il allait bien pouvoir leur raconter. Il se gratta la tête, se frotta le front et se trifouilla les doigts jusqu'au moment où il vit son poignet gauche. À l'intérieur de ce dernier était tatoué un étrange symbole représentant une guitare ayant pour base un écusson et un fleuret d'escrime au premier plan. Il le regarda un instant et commença à frémir comme un enfant. Il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire puis de pouffer de

rire avant de pousser quelques « Ha ha » sous les yeux médusés des petits.

— Lucy ? demanda-t-il, peux-tu regarder dans le buffet derrière toi ? Tu ouvres le tiroir tout en bas et tu y trouveras une photographie. J'aimerais que tu me la ramènes.

Elle sauta du lit puis alla en direction du meuble susmentionné en cherchant ladite photo. Elle revint avec puis la donna à son grand-père. Il la regarda pendant de longues minutes, les yeux pleins de nostalgie. Cette photo comptait cinq individus. Le premier, situé au centre, était habillé d'une chemise et d'une cravate recouvertes par un blouson noir et portait une casquette de la même couleur, tout en ayant les yeux recouverts d'une paire de lunettes.

À sa gauche, il y avait un grand homme, fin, les cheveux en bataille, avec une fine moustache, qui portait un gilet à capuche dont les manches étaient remontées jusqu'aux coudes. Enfin, il avait un manteau plus épais accroché à sa taille par ses manches. À l'opposé de celui venant d'être mentionné, il y avait un bel homme aux cheveux frisés, portant une chemisette ouverte sur un t-shirt blanc, le tout accompagné d'un baggy. Les trois hommes se tenaient bras dessus, bras dessous avec un sourire qui donnait l'impression qu'ils riaient. À leurs pieds se trouvaient deux autres hommes accroupis dans une position proche de celle de Spider-Man. Le premier, à la peau noire, avait d'épais cheveux bruns montant vers le haut, portait un teddy et était d'une carrure imposante.

Le second homme, quant à lui, pouvait également se vanter d'avoir les épaules carrées, mais également des bras musclés (sans pour autant être massifs) qu'il n'avait pas honte d'afficher dans son t-shirt à manches courtes noir de la marque Venum. Le jeune homme avait également des lunettes rondes et portait un cargo pour se couvrir les jambes. Derrière eux se trouvait une voiture familiale classique dont le toit comportait des barres permettant de tenir plusieurs valises grâce à des sangles. Enfin, bien que récente au vu des accoutrements des principaux acteurs, cette photo était en noir et blanc.

Pépère regarda avec des yeux vitreux cet artefact que lui avait ressorti sa petite fille puis regarda le dos de celui-ci où il était inscrit : « On te l'a faite en noir et blanc pour ton âge mental de quelques siècles. ». Il rigola à nouveau tandis que des souvenirs

savoureux comme le chocolat et doux comme les muffins lui revinrent à l'esprit. Pendant ce temps, Jimmy murmura à l'oreille de Carry :

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Je ne sais pas. Lucy, demande-lui.

— D'a... D'accord.

Lucy marcha à quatre pattes jusqu'à son grand-père puis lui demanda :

— Pépère, tu vas bien ?

— Excusez-moi, les enfants, répondit-il en arrêtant sa crise de folie, je me suis juste égaré un instant.

— Alors, cette histoire ? demanda Carry.

— L'histoire... Très bien, répondit le vieil homme.

— Ouais !

— Sachez d'abord que cette histoire n'a rien de fantastique ou de magique. Elle ne se passe pas à une époque reculée, ne comporte pas de roi ni de reine et, surtout, elle a vraiment eu lieu.

— Ah bon ?

— Oui. De plus, elle est très dure et parle de sujets que l'on interdit généralement aux petits.

— Mais on n'est pas petits, nous, répondit Lucy avec candeur.

— Nous sommes grands, affirma Jimmy.

— Très bien. Dans ce cas, laissez-moi vous raconter la quête de cinq Croisés, cinq chevaliers, cinq héros, cinq mousquetaires des temps modernes.